

Pierre Jarno

**Engagé volontaire
au Premier groupement mobile de reconnaissance
du capitaine Besnier**

une figure de la Poche sud de Saint-Nazaire



Pierre Jarno, bras nus, devant le char Tigre 1 « Bretagne » le 11 mai 1945 à Préfailles

Hommage à Pierre Jarno décédé le 24 octobre 2017 à l'âge de 92 ans

Par Michel Gautier

Ancien combattant des guerres 39/-45, Indochine et Algérie, représentant des anciens du groupe de chars Besnier - 1^{er} GMR, il était le gardien de la mémoire des combats de la poche sud de Saint-Nazaire.

Il a participé à maintes reprises aux cérémonies et inaugurations organisées par notre association lors de la mise en place du *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz*.



Pierre Jarno, assis sur son char Panther « Dauphiné » (les bras autour des genoux)
lors de la libération de Pornic le 11 mai 1945

Son enfance et sa jeunesse

Son engagement dans le 1^{er} GMR du capitaine Besnier et sa participation aux combats de ce groupe de cavalerie jusqu'à la libération de la poche sud de Saint-Nazaire.

L'enfance et la jeunesse de Pierre Jarno

Extrait d'*Une si longue occupation* – Michel Gautier, Geste Editions, 2005

...

Le père Joachim était de la maréchaussée, affecté dans la Somme. C'est là qu'en 1924 naquit le petit Pierre. Enfant souffreteux ne supportant pas les brouillards de l'est, on le roula dans une couverture et on le ramena chez la tante Bertine, à Lerat, petit port naturel de Bretagne sud où le descendant de marins reprit vite des couleurs. Ça sentait le goémon, la vase et le coltar ; le gamin grandit dans un environnement où on ne craignait ni le froid, ni les grains ni les risques. Tout autour de cette baie de la Turballe où on traquait encore la sardine, on apprenait à jouer avec les éléments, les marées, les caprices du ciel et les pièges cachés sous une eau calme. Il fallait interpréter les signes et les « apparences » : le vent qui tourne, le clapot qui monte, un vert plus profond ou la croix d'un fou de Bassan. Plus tard, en milieu hostile, le jeune soldat devrait lire au quart de seconde ce bruissement de roseau, ce reflet métallique à la lisière du taillis, ou ce silence d'oiseaux qui signale l'ennemi.

En 1930, le gendarme Joachim Jarno fut nommé à la brigade de Nozay. Pour le petit Pierre, fini de patouiller entre chaloupes et canotes. Retour au bercail familial. Un père gendarme et ancien combattant, ça donnait des droits, par exemple de préparer le concours d'« enfant de troupe ». C'était la gratuité des études et des livres scolaires, enjeu non négligeable pour cette famille nombreuse. Il fut reçu, et à treize ans et demi entra à l'école militaire préparatoire des Andelys¹. On y dispensait une formation générale dans toutes les matières fondamentales, y compris l'anglais et l'allemand - on tenait spécialement à l'allemand... Histoire oblige. À peine sorti de l'enfance, il était déjà en uniforme : veste et pantalon bleus, béret, coupe de cheveux militaire. Trente par chambrée. Réveil et extinction des feux au clairon. Chants de marche et ordre serré. Discipline stricte mais sans brimades. Enfant de troupe mais pas enfant de chœur : il fallait de l'endurance et du caractère. Cinq cents jeunes Normands, Ch'timi et Bretons - une vingtaine de Loire-Inférieure. À la sortie, il fallait signer pour cinq ans.

À la veille de la guerre, on avait défilé dans les rues sous les drapeaux tricolores. Le sentiment patriotique était très fort. Dans les trains de permissionnaires, se mêlaient les couplets de « La Madelon »... avec ceux de « De Nantes à Montaigu ». Défilé du 14 juillet 1939, à Verdun, où la population applaudit vigoureusement la fanfare de l'école. Souvenir vivace de la tranchée des baïonnettes et de l'ossuaire, de la sonnerie aux morts devant les milliers de tombes sur les pentes de Douaumont... Tant de souffrances et de sacrifices en un même lieu ! Trois jours qui compteraient. Retour poussif dans des camions hors d'âge. Le retard mécanique de l'armée française sautait aux yeux : on allait perdre la guerre ! La bonne marche de l'école fut confiée aux officiers de réserve ; parmi eux, un moine canadien, esprit libre qui avait lu de Gaulle et n'y allait pas par quatre chemins : « La France n'est pas prête ; elle va tomber dans l'abîme le plus profond de son histoire » ! Dès le début de l'offensive allemande, le « traître de Stuttgart »² l'avait promis : « On va raccourcir les peupliers de l'école des Andelys » ! Parole tenue. Toute l'école dut évacuer et se mêler aux voitures et aux charrettes des longues colonnes de civils venus du Nord, s'engouffrant sur les ponts de la Seine.

Retour à Châteaubriant où le père avait senti le vent tourner et expédia la petite famille à Lerat où Pierre se retrouva au milieu de ses cousins pêcheurs et d'estivants imprévus !... D'abord les précurseurs, motards et side-cars, puis les chevaux et les charrettes venant de Guérande et de Saint-Nazaire, les colonnes de camions, de chenillettes et d'infanterie. Sur les plages et les rochers de la côte sauvage, au milieu des vareuses de grosse toile, on croisait de nouveaux uniformes... vert-de-gris.

¹ On trouvait d'autres écoles pré et paramilitaires à Épinal, Autun, Tulle, plus celle des mousses, à Toulon. Elles accueillaient des jeunes de 12 à 18 ans.

² Ferdonnet, propagandiste franco-nazi de la radio de Stuttgart, très écoutée à l'entrée en guerre, qui suscita, avant Radio-Paris, la fameuse réplique « Radio-Stuttgart ment, Radio-Stuttgart est allemand » et la chanson de Fernandel « Faut pas Francine, écouter les racontars du salopard de Stuttgart ! »

Tous les jours on repêchait dans leur linceul de varech et de goémon les cadavres du Lancastria, noirs de mazout et gonflés comme des outres qu'on enterrait dans les cimetières de Piriac et de la Turballe. Entre deux sorties en mer avec la chaloupe du tonton, le jeune homme remâchait son amertume. Cette défaite si rapide et si humiliante, cette occupation lui restaient en travers de la gorge. La pêche à la sardine ne lui déplaisait pas mais il se sentait prêt à affronter d'autres risques et d'autres éléments.

En septembre, ordre de ralliement. La vision de la capitale occupée et des gares envahies d'uniformes allemands accrut dangereusement l'énervement et la rancœur de ces jeunes gens que l'on poussa dans un train spécial vers Béziers où l'école avait été transférée. Aux fenêtres des wagons, on criait : « On les aura ! On les aura ! » et on entonnait la Marseillaise. Mais l'esprit patriotique des Andelys n'était pas descendu jusqu'à la caserne du Guesclin. Ici, on était encore en zone libre ; pas d'Allemands dans des rues où régnait un état d'esprit « méridional » et encore fort modérément gaulliste. Les défilés ne se faisaient plus au « Chant du drapeau » mais aux accents de « Maréchal nous voilà » !

En juin 1942, après le brevet supérieur, ils furent trois à enfoncer le bonnet sur leurs cheveux ras et à tenter de franchir la frontière espagnole pour rejoindre de Gaulle. Vite repérés, jetés en prison et expulsés avec la mention « indésirables en zone libre ». Retour peu glorieux à Châteaubriant, devenue tristement célèbre par le drame qui s'y était joué en 1941, lorsque l'occupant avait fait sortir vingt-cinq otages des cabanes du camp de Choiseul pour les fusiller dans la carrière de la Sablière. La petite ville ne se remettait pas de ce massacre. Ni le père Joachim qui avait partagé les derniers instants de ces hommes³ et qui sous couvert de maintien de l'ordre, sillonnait les campagnes en vélo, faisait du renseignement et aidait la résistance à se protéger. Il ne tarda pas à mettre à contribution la liberté de mouvement et la vivacité du fiston lorsque les Allemands s'attaquèrent au réseau Oscar à l'automne 1943... Madame Besnard venait d'être arrêtée et enfermée à la prison où Joachim se trouvait de faction ; il parvint à communiquer avec la prisonnière qui lui révéla la cachette du mari et du fils. C'est Pierre qui sauta alors sur le vélo pour prévenir les deux hommes de ne plus réparaître à leur domicile surveillé par la Gestapo⁴.

La tentation était grande de faire plus et de rejoindre la résistance locale mais le père conseillait la prudence : « Ça parle trop dans les cafés ! Ouvre tes yeux et tes oreilles, rends service mais ne t'inscris pas sur une liste. » Puis ce fut le coup de tonnerre du 6 juin 1944. Pour un jeune homme de vingt ans, les choix allaient s'imposer, comme ils s'étaient déjà imposés pour les dizaines de milliers de résistants bretons qui avaient gagné le maquis aux heures les plus noires et, à l'été 1944, avaient pris tous les risques, fait le gros du travail et permis aux divisions américaines de libérer la Bretagne en moins d'une semaine. Les hasards de la guerre allaient lui permettre de croiser son destin avec celui d'un groupe qui laisserait une empreinte profonde dans la mémoire de guerre du Pays de Retz pendant la poche de Saint-Nazaire : le 1^{er} GMR du capitaine Besnier...

...

³ En faisant passer linge et messages et fournissant aux familles la liste des cimetières où on avait dispersé les corps pour éviter les manifestations patriotiques.

⁴ Madame Besnard sera déportée à Ravensbrück mais en reviendra vivante. D'autres auront moins de chance comme les Letertre, père et fils - le père mourra en déportation. Ces résistants castelbriantais appartenaient comme les déportés péréziens au groupe « Oscar », du réseau Buckmaster.



L'escadron Besnier en juillet 1945
Pierre Jarno au 2^e rang à partir du bas (7^{ème} à partir de la gauche)



Pierre Jarno le 18 mars 2006 lors de l'inauguration des panneaux historiques sur la catastrophe du Boivre à Saint-Brevin-les-Pins entre Pierre Hériaud, député du Pays de Retz, et Michel Gautier

L'engagement de Pierre Jarno dans la Résistance et dans les rangs du 1^{er} GMR du capitaine Besnier

Extraits des chapitres 5 et 7 de *Poche de Saint-Nazaire – Neuf mois d'une guerre oubliée*
Michel Gautier - Geste Editions, 2017

**On retrouvera au fil de ces extraits l'évocation du rôle spécifique du 1^{er} GMR
et à plusieurs reprises celui de Pierre Jarno lui-même lors des combats de la poche sud
de Saint-Nazaire et de sa libération.**

Extrait N° 1

Aussi bien dans la poche nord que dans la poche sud, les villages proches des lignes furent exposés continûment aux obus et soumis jusqu'aux derniers jours à une tension permanente liée à la circulation des patrouilles et aux risques des attaques des deux camps. Régnait une dynamique de guérilla croisée où chaque armée tentait chaque fois que c'était possible de causer des pertes à l'adversaire ou au moins de vérifier ses routines, gêner ses déplacements et le maintenir sans cesse en alerte. Mais dans la poche sud, il fallut compter de surcroît avec la volonté allemande de repousser les lignes pour desserrer l'emprise des assiégeants, tout en conquérant quelques kilomètres carrés de territoire. Et ces lignes furent bel et bien enfoncées à deux reprises, ce qui provoqua à chaque fois un déplacement du no man's land. Au total, plusieurs dizaines de villages et des centaines de familles virent donc leurs maisons occupées ou évacuées, leurs biens et leurs troupeaux volés, leurs travaux entravés, leurs chemins coupés. Plus que le territoire lui-même, ce qui intéressait les Allemands, c'était les fermes, les céréales, les troupeaux, les barriques de vin, tout l'avitaillement nécessaire à leur survie alimentaire, mais aussi les chevaux, les attelages de bœufs, les vélos, les fourrages, le bois de chauffage, sans oublier la force de travail humain que ce territoire contenait.

Cette zone géographique marbrée de bocages, de bois et de marais était difficile à fermer hermétiquement, et elle demeura jusqu'au cœur de l'hiver 44-45 la seule zone d'expansion possible d'un occupant de plus en plus affamé et cherchant sans cesse à accroître sa zone de prédation. Cette expansion et ce pillage ininterrompus furent en quelque sorte le révélateur de l'importance stratégique que revêtit cette poche sud pour la maintenance, voire la survie de l'ensemble de la poche de Saint-Nazaire. Autre singularité : tous les villages de première ligne ne furent pas évacués et dans de nombreux cas, Allemands et Français couchèrent sous le même toit... Buvant le lait des mêmes vaches. Se trouva donc concentrée ici l'essence même d'une guerre de poche, puisque l'occupant y avait organisé ses cantonnements, et disposé ses *Posten* et ses *Tobrouk* dans une promiscuité totale avec l'occupé, et d'une certaine façon, ce furent les villages et les villageois qui constituèrent son meilleur atout défensif.

Au début du mois de septembre, les premières patrouilles FFI atteignaient La Sicaudais. Elles avaient déjà pris à partie à Maison-Rouge une compagnie ennemie qui s'était enfuie vers le Pas Boschet et les Sept-Fous. Escarmouche inaugurale de centaines d'autres au cours des mois qui allaient suivre. Jour et nuit, les deux armées allaient se croiser, le plus souvent sans se voir. Pour les Français, il s'agissait de harceler une troupe en déroute, pour les Allemands, de ne pas se laisser déborder par des bandes encore qualifiées de « terroristes » et de préserver la zone d'approvisionnement la plus vaste. Allait apparaître bientôt, surtout après l'arrivée du 1^{er} GMR, une ligne de frottement allant de la baie de Bourgneuf à la Loire - partant de la Fontaine aux Bretons, passant par la Birochère, le Pont du Clion, Saint-Père-en-Retz, et rejoignant le fleuve à Paimbœuf. Mais il faudrait pourtant attendre la dernière offensive allemande sur le saillant de Chauvé – La Sicaudais pour que les fronts se stabilisent et que la guérilla quelque peu débridée et aventuriste des premières semaines laisse place à une guerre

de position ne mettant pas en péril quotidien la sécurité des civils. L'état-major FFI devait répondre ici à plusieurs exigences. Il fallait d'abord engager plus de soldats et leur donner l'équipement et les armes nécessaires, et si possible des armes lourdes et de la logistique ; on aurait bientôt les soldats mais les canons américains et même quelques chars n'arriveront que tardivement. Il fallait ensuite une unité de commandement permettant l'homogénéisation progressive de toutes les forces en ligne. Dans l'organisation de ce siège finalement économe du sang versé, deux unités allaient jouer un rôle déterminant : le 1^{er} GMR et le 8^{ème} Cuirs. Un « GMR » pour cinq « Cuirs » autour de Chauvé ; tous des cavaliers. Le premier arriva le 7 septembre 1944. C'était un groupement mobile de reconnaissance équipé de quelques engins blindés. Il fut le précurseur et bientôt le fer de lance du second, véritable régiment prenant position à partir de décembre 1944.

Le 1^{er} GMR naquit officiellement le 14 septembre 1944, une semaine après son arrivée à Arthon, mais le jeune lieutenant de chars Guy Besnier, alors âgé de 30 ans, avait constitué l'embryon de son unité à Chateaubriant, au lendemain de la libération de la ville, le 4 août 1944, en rassemblant autour de lui une poignée de jeunes FFI. Sorti de Centrale avec son diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées et ayant suivi en 1939 les cours de l'école des chars de Versailles, Besnier avait participé à la campagne de France à la tête d'un peloton de chars. Dès la première semaine d'août 1944, son petit groupe avait vu grossir ses rangs jusqu'à une trentaine d'hommes auxquels il avait confié des tâches de surveillance et une première mission militaire : la sécurisation et la réception d'un parachutage par des avions anglais le 12 août 1944 - FM Bren, mitraillettes Sten, fusils et munitions - suivies de la récupération de dépôts allemands en forêt d'Araize constitués de munitions et d'obus de 50 qui permettraient d'alimenter leurs propres engins. Puis ils avaient quitté Chateaubriant en cars pour gagner Saint-Étienne-de-Montluc et goûter les plaisirs de la vie en campagne : coucher dans une grange, s'entraîner à lire une carte, monter une embuscade ou organiser une patrouille de nuit.

Mais c'est de l'autre côté de la Loire que l'on avait besoin d'eux, d'autant que les Allemands étaient en train de décrocher. C'est alors que le colonel Félix avait reçu Besnier pour lui donner cette consigne : « *Les Fritz ont abandonné cette nuit la rive sud de la Loire. Prenez un groupe, passez la Loire, reconnaissez leurs positions et rendez compte...* » Après avoir traversé le fleuve en barque avec une vingtaine d'hommes, Besnier se lança dans une tournée de reconnaissance à travers le vignoble et les Mauges, avant un retour à Saint-Philbert-de-Grandlieu. Expédition à haut risque car si on ne croisait plus un seul Allemand, il fallait, disait-il dans son rapport, mener aussi de « *rudes combats contre les bouteilles de muscadet* » ! La pause à Saint-Philbert se prolongea quelques jours, le temps de recruter une cinquantaine de jeunes gens bien décidés, mais sans formation ni armes ni vêtements militaires. L'adjudant Chandelier faisait signer les engagements « pour la durée de la guerre », tandis que le sergent-chef Petitjean prenait en main l'intendance avec des talents de prestidigitateur ; c'est ainsi qu'après avoir traité avec les Américains qui lui cédèrent un lot de chemises, de chaussures et blousons, il négocia avec les fermiers, beurre et farine, veaux et cochons. On récupéra aussi quelques mortiers et quelques Lebel planqués en 1940 ; de quoi déjà mettre sur pied une section de mortiers et faire parler la poudre au cours de quelques exercices de tirs dans les marais de Grandlieu. C'est à l'adjudant Le Menn - qui avait servi en Afrique - secondé par le marin Lescaudron et par Tatave, un ancien des Brigades internationales, que revint la formation militaire. Pendant ce temps, Besnier et son camarade Juton poursuivaient leurs reconnaissances en side-car jusqu'à Pornic et au Marais Breton, essayant au passage les tirs des Allemands en cours de réinstallation sur le littoral.

Le 7 septembre 1944, la petite unité fit mouvement vers la mer et s'installa à Arthon qui devint la dernière commune libérée du sud-Loire. Libérée mais pour combien de temps ? L'arrivée de Huguet et Boucard - deux anciens « cavaliers » de 1940 - aux commandes d'un auto-canon équipé d'un canon de 25 et d'une automitrailleuse Panhard surmontée d'une mitrailleuse Reibel, le rassura quelque peu, mais les premières nuits de Besnier à Arthon furent agitées de cauchemars. Si les Allemands repliés à Pornic revenaient chercher leurs stocks d'obus de 75 et de 88 abandonnés dans les dépendances de la mairie, il ne donnait pas cher de la capacité de riposte de sa petite troupe. Et le commandant Le Cam,

à Nantes, l'avait prévenu : « *Vous devez évacuer Arthon et venir cantonner à Port-Saint-Père. Si vous êtes attaqués, personne ne peut vous défendre. Si vous avez un coup dur, c'est le conseil de guerre* » ! Besnier avait alors rétorqué : « *C'est noté, mon commandant, mais je ne peux pas lâcher la population d'Arthon qui nous a fait confiance* » ! Dès le lendemain matin, alors que la ville pavaisait, un mâât fut dressé et les couleurs envoyées devant le groupe présentant les armes. Besnier fit un petit discours remerciant le maire de son accueil et se tourna vers ses hommes : « *Vous succédez ici à une unité de l'armée allemande qui était disciplinée. Je ne veux pas avoir à rougir de votre comportement. Il ne s'agit pas de copier l'armée allemande, mais sachez que le respect de la discipline, ici, à quelques kilomètres des Allemands, c'est le prix de votre peau. Je vous préviens que je serai impitoyable pour les ivrognes et pour tout manquement dans le service. Deux blindés vont arriver. D'autres engins suivront et je ferai tout mon possible pour vous donner le maximum d'armement pour casser du Fritz* ».

Chaque matin, aux appels de clairon du caporal Olive, on montait les trois couleurs. Puis on envoyait la relève aux deux postes de garde principaux : le premier sur la route de Pornic où on s'était installé derrière une barricade de troncs d'arbres abandonnée par les Allemands, l'autre au pont de Haute-Perche qui traversait l'étier et assurait le passage sur le marais inondé. Le 16 septembre, à 10 h, sans crier gare, Besnier organisa un exercice d'alerte. La réaction des hommes lui donna satisfaction mais la population affolée avait aussitôt décroché les drapeaux tricolores des fenêtres ! Une demi-heure plus tard, une estafette en vélo déboulait de Haute-Perche : Pierre Jarno et André Le Menn étaient attaqués par une patrouille allemande. Cette fois c'était pour de vrai. Besnier sauta sur l'automitrailleuse avec six hommes et fonça vers le marais. On se jeta dans les fossés à l'approche du pont que l'on franchit en se protégeant derrière la masse de l'engin. Mitrailage croisé des deux partis. Confusion. L'automitrailleuse n'était pas encore équipée de ses armes mais fit forte impression sur les Allemands qui se replièrent, abandonnant sur la route un des leurs, un *Feldwebel* qui n'avait pas eu le temps de balancer sa grenade et s'était fait ajusté par la carabine US de Juton. On récupéra un villageois blessé puis le cadavre allemand que l'on chargea sur le capot pour rentrer à Arthon.

Besnier écrivait dans son journal : « *Notre retour fait sensation... Les civils avaient cru à une manœuvre d'entraînement ! Les hommes sont à la fois joyeux et songeurs. Les paroles entendues il y a quelques jours leur reviennent : "C'est votre peau qui est en jeu". Nous fouillons le cadavre : des papiers, une photo... Sa femme et sa fille... Peut-être lors de la dernière permission ? Sa fille est de l'âge de la mienne. Un lourd silence s'installe pendant de longues secondes. Un adjudant et six hommes rendront les honneurs pendant l'inhumation de la dépouille dans le cimetière d'Arthon. L'après-midi, plusieurs patrouilles allemandes viennent voir ce qui se passe à Haute-Perche. Pour Jarno, le chef de poste, la nuit va être longue et la garde particulièrement éprouvante. C'est une nuit sans lune. J'ai recommandé aux hommes de ne tirer qu'à coup sûr pour ne pas dévoiler leurs positions. Mais lorsque je fais la tournée des postes, je les sens nerveux, tendus. N'est-ce pas un Fritz qui avance là ? Il y a un bruit régulier, une branche que le vent nocturne balance contre le toit. Les yeux fatigués entrevoient des lueurs, peut-être l'éclat d'une culasse ou d'une baïonnette ? Un chien aboie et c'est un concert de chiens qui se répondent de ferme en ferme dans le no man's land. Un bruit furtif... Un lapin ? Un rat ? Ou un Fritz qui rampe pour lancer sa grenade ? Mais la nuit avance et l'aube chasse l'angoisse* ».

Désormais, le pacte entre le 1^{er} GMR et la population d'Arthon était scellé. Plus question de l'abandonner à un retour des Allemands et à des représailles. Pendant tout le mois de septembre, allaient alterner les patrouilles, les accrochages et l'instruction de la petite unité dont les effectifs continuaient de grossir - jusqu'à 183 hommes au mois de décembre 1944, avant l'offensive allemande de Noël. Pendant quelques jours, se joignirent à eux deux groupes de parachutistes : le groupe du capitaine Simon comptant 150 hommes et le groupe Fournier comptant une quarantaine d'hommes, bien armés et équipés de Jeeps... « *Follement braves mais sans trop de souci du lendemain* » commentait Besnier. Leurs Jeeps jetèrent l'alarme à deux reprises dans les rangs adverses avant de

quitter la région... Apparemment au soulagement de tous, car l'heure n'était pas au combat frontal, du moins tant qu'on ne disposait pas de moyens humains et matériels plus conséquents.

Au fur et à mesure que les ponts et les routes du sud allaient être coupés ou surveillés, les Allemands allaient devoir se résigner à chasser sur place, c'est-à-dire à s'en prendre aux récoltes et aux réserves des cultivateurs de la poche. Mais quand le renard est enfermé dans le poulailler, comment lui tirer dessus sans tuer la volaille !... Commença alors la petite guerre du lait et du blé. Dès la mi-septembre, les hommes du 1^{er} GMR arraisonnaient le camion de la laiterie Fillaud, sous contrôle allemand à Saint-Père-en-Retz, et contraignaient le chauffeur à livrer son lait à la laiterie de Fresnay-en-Retz, en zone « libre ». Au matin du 16 septembre, une fusillade s'engageait entre les deux factions pour remettre la main sur le précieux camion. Le chef de groupe allemand fut descendu d'une rafale de fusil-mitrailleur, et le chauffeur Cercleron, blessé ; mais le bilan s'aggrava quand Hortais, le deuxième chauffeur fut abattu sur le chemin après avoir tenté de se réfugier dans une maison dont la porte restait obstinément close, et que le père Richeux, un habitant du village de Haute-Perche, fut blessé mortellement par une balle FFI. Le même soir, une patrouille allemande traversait Chauvé pour faire sauter le camion... Une interminable série d'attaques et de ripostes venait de s'engager qui allait durer jusqu'au dernier jour de la poche.

Extrait N° 2

Un mois déjà que la guerre avait envahi pour de bon les abords du village. Elle avait commencé comme un feu de broussailles, sautant ballast et talus, enjambant les vignes, allumant taillis et boqueteaux, grimant aux arbres, bientôt aux échelles de pailler et aux moulins. Là où on ne voyait avant que des masses inertes de verdure, on surprenait des reflets et des éclats ; là où on n'entendait que l'appel des geais et des vaches, il y avait des cliquetis, des jurons et des courses essoufflées. On était en septembre 1944, à moins de deux kilomètres du petit bourg de La Sicaudais. Il fallut apprendre à reconnaître de nouveaux voisins... Bichon, Jarno, Hergat, Sellié, Forcier, les gars du 1^{er} GMR, avec leurs drôles d'engins hérissés de mitrailleuses et de canons, ou ceux de Schneeberger, le lieutenant boiteux. On était content de les voir mais pas plus rassurés pour autant. Apparemment, les choses étaient simples : il suffisait de se comporter en « bons Français », donner les bons tuyaux au bon interlocuteur et au bon moment !

Pourtant, on ne pouvait se départir de quelques arrière-pensées. Si ça tournait mal, nos braves maquisards pouvaient décrocher... Mais nous autres, les villageois, où irait-on ? On n'allait pas partir avec le village sur le dos ! Et on s'était déjà fait échaudé. Comme ce jour où Vital Leduc avait informé les FFI qu'une patrouille allemande prenait ses habitudes derrière le village. On avait vu rappliquer une section FFI qui avait mis en batterie deux mortiers de 80 aux abords de la gare du Pas Boschet. La prudence des anciens avait alors dû tempérer la fougue de la jeunesse. Mme Toussaint, la chef de gare, avait parlementé avec les maquisards qui avaient consenti à relever la hausse pour balancer leurs obus sur un secteur dont les Allemands avaient déjà déguerpi depuis belle lurette !

Pour se réserver l'accès à certains points d'observation, les FFI n'hésitaient pas à en écarter les propriétaires, prétendant même qu'ils avaient miné les lieux ! Ainsi, du moulin dominant le village dont le vieux meunier n'osait plus s'approcher. Quelle trouille, quelques jours plus tard, lorsqu'une patrouille allemande en avait franchi le seuil, entraînant avec elle le meunier et le bouclant au rez-de-chaussée pendant que là-haut, les soldats scrutaient la campagne. Chacun retenait son souffle, attendant l'explosion... et les représailles ! Oradour était dans les imaginaires de tous les villages, et si l'on se réjouit ce jour-là du gros mensonge des FFI, leur parole s'était sérieusement dévaluée.

Bien entendu, la situation stratégique de l'ennemi n'était plus celle de l'été 1944 où le champ des exactions possibles était encore illimité et où l'impunité semblait totale, mais cette analyse est parfaitement anachronique par rapport aux éléments dont disposaient les villageois à l'automne 1944.

Bien malin en effet qui aurait pu discerner alors les objectifs des deux partis et la durée future du conflit ! D'autres imprudences s'accumulaient, comme cette intrusion d'une patrouille FFI dans le village du Chêne Tied où on s'inquiétait de voir les soldats grimper sur le pailler pour observer les environs ; attitude deux fois condamnée car le pailler risquait d'être transpercé par la prochaine pluie et surtout, parce que les Allemands postés à la gare de Saint-Père-en-Retz, à deux kilomètres, auraient bien pu rappliquer dans le quart d'heure pour y mettre le feu ou faire évacuer le village. Le grand-père Leduc accourut juste à temps pour les empêcher de tirer en direction de la gare :

- Vous êtes fous. Vous êtes trop loin pour les dégommer !

- T'en fais pas grand-père, c'est juste pour les énerver !

Comme s'il y avait besoin de les énerver ! Mais à chaque camp ses imprévisibles caprices guerriers. Parfois, il ne s'agissait même plus de la guerre mais de simple pillage ou d'insatiable fringale. Ce jour-là, c'était trois Russes en bordée, que le pinard et l'omelette avalés aux Sept-Fous n'avaient pas rassasiés ; ils s'installèrent chez le père Leroux, au Bois Hamon, mitraillettes sur la table. Il fallut brasser une nouvelle omelette, la faire cuire et en manger une part pour calmer les inquiétudes d'empoisonnement. Tout à coup, l'un des ogres se leva, s'empara de son arme et gesticula à la fenêtre devant l'approche inquiétante d'un dangereux terroriste chargé d'un sac de marin frappé d'une étoile US. Sans les gestes d'apaisement du père Leroux, le jeune voisin Léon Tellier revenant du bourg avec du pain plein son sac aurait reçu une salve. Comme il fallait tout de même montrer qu'on était les maîtres, les bouffeurs d'omelette mitraillèrent les haies d'où s'enfuirent des femmes affolées.

Les jeunes du village commençaient à bouillir devant ces comportements de soudards et chacun tentait de résoudre comme il pouvait la contradiction entre les impératifs de la guérilla et la sécurité des civils, au gré des circonstances et selon sa fibre patriotique. Malgré des sentiments mélangés à l'égard des « Français », on hésitait de moins en moins à leur apporter son concours. Vital Leduc venait de tomber sur deux Allemands dans un commun - s'il y en avait deux, c'est qu'il y en avait d'autres. Il fonça à Maison Rouge où le poste avancé FFI promit d'alerter le 1^{er} GMR. Revenu au village, il s'empara d'une pioche et retourna à son champ pour vérifier que le gibier était toujours au gîte. Mais plus personne. Arriva une automitrailleuse du 1^{er} GMR suivie de 80 hommes. L'adjudant ne décolérait pas : « Hier soir, les gars ont encore fait la bringue à Arthon et ce matin on est trop court ». Il forma néanmoins sa colonne en trois patrouilles... « Toi, tu feras la navette avec ton vélo », ordonna-t-il à Vital. Le contact établi ; ça commença à tirer... On vit bientôt sur le capot de son engin l'adjudant blessé s'efforcer de stopper l'hémorragie de ses propres mains : « Tirez les gars ! Tirez ! » criait-il à ses hommes ; puis se tournant vers Vital : « Fais gaffe ! T'as été repéré ! Demain, ils vont te chercher. Tu ferais mieux de venir avec nous ». Mais les tirs reprirent de plus belle et Vital hésita à signer son engagement sur le capot de l'auto mitrailleuse. Quant à François Baconnais qui observait la scène, il revint au village sans béret ni sabots, sous les coups de gueule de son père. Le lendemain, Vital changea de tenue, troquant le béret contre la casquette, avant de se lancer dans le sillage du troupeau pour surveiller la contrée. On l'arrêta sans le reconnaître avant de rendre le berger à ses bêtes.

On ne s'improvisait pas apprenti FFI du jour au lendemain, et même les vrais semblaient un peu brouillons face à des anciens du front russe. Restait pour les jeunes villageois les plus courageux à mener leurs propres patrouilles par des routes et des chemins connus comme leur poche, à repérer les habitudes et les postes des deux camps et à apprécier ce qui relevait des nécessités de la guerre, du goût de l'aventure où de l'envie d'entendre les tirs croisés. Dans le triangle Feuillardais - forêt de Princé - Cheméré, il fallait présenter un laissez-passer fourni par le bureau FFI de Cheméré ; autour de Chauvé, il fallait celui d'Arthon ; entre Rouans et Sainte-Pazanne, on exigeait celui de Sainte-Pazanne. On tombait aussi sur des patrouilles allemandes à qui il fallait présenter un *Ausweis*

tamponné à Saint-Père-en-Retz... ou à La Sicaudais. Quand on fouillait ses poches, attention à ne pas se tromper de papier. Le jeune Boutet, du Chêne-Fougeray, arrêté sans *Ausweiss*, fut expédié derechef au camp de Montoir. Un matin d'automne 1944, les patrouilles se croisèrent de part et d'autres d'une vigne où les vendangeurs allaient être pris entre deux feux... Par la vertu d'un tacite cessez-le-feu, chaque groupe passa son chemin ! On trouvait heureusement des officiers des deux camps capables de mettre un peu de mesure et de diplomatie dans cette fin de guerre annoncée, mais il n'était pas facile pour un civil de trouver ses marques. Dans quelques semaines, les choses deviendraient plus claires et paradoxalement plus simples pour les villageois du no man's land qui allaient se faire avaler par l'avance allemande de Noël.

Comme on l'a dit, on croisa pendant quelques temps, sur les mêmes routes et dans les mêmes bourgades, d'autres patrouilles que celles du 1^{er} GMR. C'est ainsi que les paroissiens sortant de la grand-messe à Chauvé eurent la surprise de voir débouler un trio de Jeeps. Tour d'honneur pour saluer la foule et recueillir quelques renseignements... Et demi-tour plein pot vers le cantonnement de Noirbreuil, à Cheméré. L'après-midi, on les vit foncer à nouveau sur la route du Poteau, direction Saint-Père... Les bérets rouges du capitaine Simon *alias* Barberousse avaient envie d'en découdre. Régnait encore dans leurs rangs l'esprit d'offensive qui venait de submerger la Bretagne. Certains de ces hommes étaient des survivants du maquis de Saint-Marcel, au moment du débarquement ; quant à Barberousse, il appartenait à une mission Jedburgh parachutée en Vendée à la mi-septembre 1944. Un homme du 1^{er} GMR leur servait d'éclaireur, le margi-chef Foucher, un ancien de la guerre d'Espagne. L'ennemi était mal en point, désorienté ; pas question de lui laisser le temps de s'installer ni de s'organiser ! Guerre à outrance, comme en Bretagne, trois mois plus tôt ! Première reconnaissance au Loup Pendu. Méfiance aux abords du carrefour du Poteau. Où étaient donc cachées les sentinelles ? On avançait au pas, sur la route de Saint-Père-en-Retz. À droite, les premières maisons de l'Ennerie. D'après les renseignements recueillis à Chauvé, c'est là que se trouvait la pointe avancée du dispositif allemand. Bizarre ! Aucun poste de surveillance, aucune patrouille de protection. Si pourtant... Dans le grand pin, une vigie assoupie qui venait de comprendre le sort qui l'attendait. On la mitrilla à tout va à travers son perchoir et on fonça, en espérant que les servants du canon à l'entrée du village n'auraient pas le temps de se ressaisir. Le canon était bien là, braqué sur eux, mais personne pour le servir.

Pendant que les villageois étaient aux vêpres, en cette belle après-midi ensoleillée du 17 septembre 1944, la petite garnison allemande prenait du bon temps. Il était 15 heures ; les hommes cassaient la croûte, faisaient leur toilette et leur lessive dominicale, déchaussés, torse nu, sans casque ni fusil. C'est alors qu'était tombée la foudre : le mitraillage de la vigie et, dans la minute, trois Jeeps crachant le feu sur la grange où ils étaient installés. Juste le temps de s'éparpiller entre les meules de paille et les hangars en abandonnant les armes. Après un demi-tour à la Hurline, à nouveau ces diables de bérets rouges ! Les balles incendiaires allumaient le mulon et le pailler de la mère Bézier. Qui oserait affronter les flammes et les balles pour sauver les chiens attachés au pied du pailler ? La loge à matériel, bardée de genets et couverte de paille s'embrasait à son tour. Tout partirait en fumée, y compris le vélo neuf de François Béziers qu'il avait réussi à sauver des « Russes blancs » !

La rumeur était descendue jusqu'au bourg : « Les FFI ont attaqué ! Il y a du grabuge à l'Ennerie, la ferme est en flammes... Une femme est blessée à la Haute Massérie... » Hélène Coindet revenait des vêpres, bras dessus bras dessous avec sa sœur Marcelle, sa copine Germaine Deniaud et François Béziers. Le petit groupe fut rattrapé par les pompiers fonçant vers le sinistre. On croisa une charrette avec un blessé allemand ballotté comme un sac de patates, descendant vers l'infirmerie de la Rouaudière. Alors que l'incendie battait son plein, Germaine empoigna une paire de bottes et la balança dans le brasier. Les Allemands en train de sauver ce qu'ils pouvaient surprisent son geste et la mirent en joue ; mais ce n'était pas l'heure des représailles, plutôt celle de reprendre bonne figure, se rhabiller, se rechausser quand on le pouvait, rassembler armes et munitions et se tenir prêt à riposter...

Ou à fuir au cas où les Jeeps de l'Apocalypse viendraient achever la besogne. Quant aux Géorgiens qui faisaient la sieste au lieu de garder le canon, on les désarma aussitôt.

Le petit bourg de Chauvé que venaient de retraverser les Jeeps était désormais en effervescence. Outre les FFI, les Allemands avaient là-bas trois ennemis qui n'avaient pas fini de leur donner du fil à retordre : le lieutenant de gendarmerie Marcel Bouhard, le curé Jean-Baptiste Sérot et le clocher de l'église. La veille au soir, déjà, une patrouille allemande se dirigeant vers Haute-Perche avait levé la tête vers ce clocher. Là-haut, des ombres, des voix... On avait encerclé l'édifice pour capturer les vigies... Mais le curé et le gendarme étaient intervenus et avaient sauvé Léon Clavier et son fils d'un sale quart d'heure. Ce curé Sérot était décidément bien énervant. Quant au gendarme, il avait déjà fait parler de lui dans l'affaire Pollono où il avait toujours conservé le contact avec le « terroriste ». Curieux, pour un gendarme ! La brigade qu'il commandait, regroupant des gendarmes de Pornic, Saint-Brévin, Paimbœuf et Saint-Père devenait très gênante à Chauvé. Trop près des maquis ! Bouhard fut prié de se replier à Paimbœuf.

Extrait N° 3

Après les premiers coups de main contre les avant-postes allemands de Pornic et Saint-Père-en-Retz, c'est le 20 septembre 1944 que la petite bourgade de Chauvé allait être investie pour de bon par les Français. Comme les FFI de la Montagne et du Pellerin pour le silo des Moutons, le capitaine Simon *alias* Barberousse avait été informé que les Allemands s'apprêtaient à s'emparer des stocks de blé déposés dans les magasins de Chauvé par les cultivateurs. L'enlèvement était prévu en fin d'après-midi, mais pas question de laisser à l'ennemi le temps de rassembler ses moyens de transport. Dès 11 heures du matin, des camions réquisitionnés à la hâte furent chargés avec l'aide de la population, et le convoi escorté par les Jeeps de Barberousse et par les auto-canon et les AM de Besnier s'éloigna de la zone dangereuse pour prendre la route de la minoterie Laraison à Machecoul ou des minoteries nantaises. Quand les Allemands se pointeraient l'après-midi, ils se contenteraient de proférer des *Chaise* ! Et des menaces dont il fallait pourtant tenir compte.

Les chefs de la 2^{ème} compagnie du bataillon *Dominique* rassemblés au château de la Meule hésitaient ; les ordres de de Villecourt étaient formels : ne pas s'approcher du dispositif allemand, se contenter de patrouilles de reconnaissance légères d'une douzaine d'hommes, pas d'incursion à plus d'un kilomètre à l'intérieur de la « zone allemande »... Mais si demain matin, les Allemands mettaient Chauvé à feu et à sang ! Il y avait là un homme d'expérience, le lieutenant René Malbrant, dit le « vieux Brazza », écouté et respecté pour son calme et ses états de service. Il avait gagné sa médaille de la Résistance depuis bien longtemps, à Brazzaville où il était député AEF ; c'était aussi un délégué du CNR, de surcroît ancien chef de clinique à l'institut Pasteur... Mais pour l'heure c'était surtout un chef de patrouille hors-pair qui milita pour la protection immédiate de Chauvé et finit par emporter le morceau malgré les ordres de l'état-major. Le capitaine Marc envoya donc par le nord-ouest une patrouille commandée par Mauvais, et une autre par le Nord, commandée par Brazza lui-même. Les deux groupes firent leur jonction à Chauvé vers 1 heure du matin, le 21 septembre 1944. Pour faire bonne mesure et renforcer ce parti de 80 hommes, on envoya aussi les Jeeps appuyées par une automitrailleuse de Besnier. Au chant du coq, les habitants réalisèrent donc que « les troupes à de Gaulle » étaient dans leurs murs et qu'ils étaient libérés pour de bon... Du moins l'espérait-on ! Le drapeau de la compagnie « *Tour d'auvergne* » flottait sur la place. Des postes de surveillance et des points d'appui étaient déjà établis en étoile face au nord-ouest. Les Allemands seraient bien reçus !

Le curé Sérot qui avait déjà mis ses cartes, sa table et son tabac à la disposition des visiteurs, demanda alors à Brazza d'installer définitivement sa compagnie. Un message fut envoyé à la division : « *Devant la menace qui pèse sur la petite ville, nous serions désireux de savoir si quelque raison s'oppose à l'occupation définitive de Chauvé. 2 auto-canon et mitrailleuses et 5 Jeeps armées de mitrailleuses lourdes sont à notre disposition et peuvent à tout moment appuyer notre défense.*

Nous avons actuellement 160 fusils, 18 fusil-mitrailleurs anglais, 7 bazookas, 2 canons Piat et un canon allemand de 20 mm et 2 tonnes de munitions... ». La réponse du commandant Martel, adjoint de de Villecourt, fut laconique mais rassurante : « *Restez sur place. Attendez les ordres. Suis de cœur avec vous* ». Message aussitôt connu de tout la bourgade qui commença à pavoiser et s'apprêta à fêter ses libérateurs.

Brazza envoya alors un nouveau message à Marc : « *Tu seras reçu à 11 h par municipalité pour fêter libération* ». Marc, un peu affolé par le tour des événements et désireux de calmer les ardeurs, se rendit à Chauvé où il fut accueilli par un peloton qui lui présenta les armes comme s'il avait affaire à de Gaulle lui-même ! Conseil municipal, maire et curé entraînèrent alors leurs troupes dans une ardente *Marseillaise* pendant qu'un drapeau tricolore était hissé en tête du clocher pour que nul n'en ignore et surtout pas les Allemands. On rassembla civils et militaires à l'église pour un *Te Deum*, avant de faire la tournée des postes : au champ de foire où le poste commandait les routes de Saint-Michel et de Pornic, au calvaire du bas et au terrain de sport où on surveillait la route de Saint-Père-en-Retz, au calvaire du Pinier où on commandait les routes de Frossay et de Vue, et sur la route de la Chanterie pour ne pas être pris à revers. Les Boches ne viendraient pas s'y frotter ! Mais à 19 h, coup de théâtre : « *Ordre d'évacuer Chauvé sur le champ* » ! Signé le commandant de division de Villecourt. Il fallut alors toute la diplomatie et l'esprit de décision de Marc et Brazza, appuyés par le curé Sérot et le gendarme Bouhard, pour fléchir de Villecourt qui finit par consentir au maintien du dispositif.

Extrait N° 4

À Chauvé, la première manche du 14 octobre 1944 avait tourné à l'avantage des Français. Le gendarme Le Deuff, de Saint-Père-en-Retz, avait signalé la présence d'une patrouille allemande sur la douve de la Rigaudière. Une manœuvre d'encercllement avait été organisée de main de maître par des hommes du bataillon *Dominique* ; c'est le commandant Dessault qui la dirigeait, répartissant ses groupes aux ordres du lieutenant Schoenstein et de l'adjudant Boué. On entendit une violente fusillade entre Grande et Petite Vrillère. Le soldat Bazille qui s'était battu comme un lion était content : 18 prisonniers allemands, deux blessés, un *Feldwebel* blessé mortellement. Mais, comme on pouvait s'y attendre, la partition du lendemain était déjà écrite. Dès le lever du soleil, le bataillon *Dominique* repéra un fort parti allemand remontant à nouveau le ruisseau vers la Rigaudière pour rechercher ses disparus. Il fallut appeler les gars d'Arthon en renfort. Branle-bas de combat au 1^{er} GMR où on sauta dans les deux automitrailleuses Panhard et le camion poussif, avec tous les hommes qui pouvaient y grimper autour des deux mortiers. C'est Besnier lui-même qui les mit en batterie sur le champ de foire de Chauvé et expédia quelques dizaines d'obus en direction des compagnies allemandes qui se déployaient entre la Cisterie, le moulin de la Rigaudière et Bel Air. Pendant ce temps, les automitrailleuses s'engageaient sur la route de la Michelais des Marais pour prendre l'ennemi en tenaille, mais le canon de la première s'enrayait, tandis que la compagnie du bataillon *Dominique* qui l'accompagnait était violemment prise à partie. Il pleuvait, le combat était indécis. La mitrailleuse allemande postée sur les marches du moulin finit par se taire. Mais une autre, camouflée dans un chemin creux entre deux haies, venait de faucher deux compagnons. Cruel bilan : la voiture blindée regagna le bourg avec les cadavres des lieutenants Rivière et d'Humière. On ramenait aussi un blessé et un prisonnier allemands, mais ça ne consolait pas. Pendant ce temps, sur la route de Saint-Michel, le 1^{er} GMR venait de perdre son premier homme.

Ce matin-là, André Lemesle était fiévreux. « Toi, tu es malade, tu ne bouges pas », avait dit Jarno, mais le jeune Parisien avait tenu à participer à l'expédition. Enfin une occasion d'affronter l'ennemi en terrain découvert ; plus attrayant que les longues gardes dans les brouillards du marais... Un mois plus tôt, exactement, c'est au pont de Haute-Perche que les deux hommes avaient connu leur baptême

du feu : le *Feldwebel* descendu par Juton, le retour triomphal à Arthon avec le cadavre sur le capot de l'AM ! On en avait gardé des sentiments mêlés : de la fierté mêlée à une gêne de chasseur traversant un village avec la dépouille encore fumante d'un sanglier sur les épaules.

M. Loquet avait laissé le PC s'installer dans sa mairie. Les hommes couchaient dans l'école, les matériels étaient abrités sous des hangars ou des granges. On prenait les repas à l'auberge de la mère Colin qui hébergeait un mess pour les officiers, un autre pour les sous-off, et la popote par derrière. Le Menn, Boucard, Huguet et Jarno faisant l'instruction des jeunes recrues. Premières patrouilles vers le Clion, Chauvé, La Sicaudais, La Feuillardais, le Poirier... M. Allain, le garagiste à l'entretien des automitrailleuses. Les femmes d'Arthon fabriquant des vêtements, reteignant les pantalons vert-de-gris récupérés dans les stocks allemands... Et les jolies réfugiées de Saint-Nazaire leur tournant autour dans les bistrots, pendant les quartiers libres. L'une d'elle aurait le cœur gros les jours suivants lorsqu'elle apprendrait la mort d'André.

... En ce matin du 15 octobre, il pleuvait de plus en plus dru ; la patrouille avançait prudemment. Flottait sur la campagne une odeur de pommes et de cidre. On venait de dépasser un petit bois, à gauche ; un autre, à droite... Pierre Jarno se souvenait de ses premières patrouilles du côté de Saint-Philbert-de-Grandlieu, avec le sergent chef Fouché, l'ancien brigadiste, soldat expérimenté, prudent, sachant lire le terrain comme la carte : « Suis-moi petit, la balle qui doit me tuer n'est pas encore forgée ! »... Mais désormais, c'était lui, le jeune maréchal des logis, qui marchait en tête et veillait au grain. « Et si, aujourd'hui, c'était un de mes hommes ? » pensait-il en avançant sous une pluie battante. « On n'est pas si nombreux : cinq douzaines de gars unis à la vie à la mort. Pas le moment d'en perdre un ». Il savait bien que les trois premières minutes d'une embuscade sont décisives. Là-bas, une silhouette venait de traverser la route... Camouflé dans un petit bois, à droite, un fusil mitrailleur venait de les allumer et, aussitôt, dans une ferme, à gauche, un autre lui faisait écho. Les hommes de tête se jetèrent dans le fossé, à l'abri des tirs venant du bois mais nullement protégés des balles venant de la ferme. Jarno sentit une brûlure au bras droit et des impacts au bras gauche, à la cuisse et au ventre. Ça ne faisait pas vraiment mal. Du sang sur la manche ! Une balle avait traversé le biceps droit, une autre avait déchiré le pantalon au ras de la cuisse, une troisième avait traversé la veste au ras du ventre. Veinard et vivant ! Sans se retourner, il interrogea son copain Lemesle : « Ça va André ? » Un râle pour toute réponse... Entravé par son FM, Lemesle s'était bien jeté au fossé, mais une seconde trop tard, le temps de prendre une balle dans les poumons. Jarno donna l'ordre de rester à l'abri du talus et tira une dizaine de cartouches avec son mousqueton de cavalerie, en direction de la ferme. Mais autant tirer sur les alouettes ! Ils étaient en mauvaise posture. Il y avait bien le mortier de 81, à l'arrière, mais il ne disposait que d'une lunette de fortune. Impossible de l'utiliser, ça tomberait sur les copains. Huguet déboula avec son automitrailleuse. Jarno fit un signe... À gauche, la ferme. Une dizaine d'obus... Et le canon s'enraya. Il fallut attendre l'arrivée de Le Menn et Besnier avec le reste de la patrouille pour contraindre les Allemands à décrocher.

Alors que les fermiers alentour se remettaient à presser leurs pommes, chaque camp releva ses victimes. André Lemesle fut transporté à la ferme de Bel-Air où Francine Landreau, la fermière, fit son possible pour éteindre le sang. Le curé Sérot était accouru aussitôt et il donna un coup de main à Besnier pour le transfert des blessés : André Lemesle vers l'hôpital de Nantes - mais il expira en route - quant à Jarno, Besnier l'embarqua dans la Traction pour le transporter à Machecoul. L'après-midi, on verrait une scène insolite : le curé regagnant sa cure avec un fusil mitrailleur sous le bras, celui de Lemesle récupéré dans le fossé.

Extrait N° 5

L'angélus avait sonné à 5 h 30, heure solaire. Une heure plus tard, une certaine effervescence s'était emparée du petit bourg de La Sicaudais où on était engagé dans un *triduum* religieux qui avait été ouvert la veille par un chapelet au cours duquel le curé Olivaud avait recommandé non seulement

ses ouailles, mais sa paroisse et tout le pays, à la Vierge. En ce jeudi matin 21 décembre 1944, la messe de 7 heures se déroulait paisiblement. Accompagné du R.P. Auguste Riallot, Fernand Olivaud venait une fois de plus de remonter le moral de ses paroissiens, lorsque le forgeron Cerclé avait surgi dans l'église pour annoncer l'invasion du petit bourg par les compagnies allemandes. On se faufila hors de l'église, croyant pouvoir s'échapper à temps, mais déjà deux colonnes encadraient silencieusement l'édifice et grimpaient vers le village de la Roulais. Là-haut, le capitaine Dolbec et ses 70 hommes ne se doutaient de rien... La sentinelle avait cru voir arriver un groupe de travailleurs, mais les premières salves le contraignirent à la riposte et il déchaîna sa mitrailleuse contre les assaillants, d'abord repoussés vers le bourg. Mais ceux-ci étaient en nombre, au mois 150, et bien armés. On allait tenir encore un peu, le temps de se replier en bon ordre, mais on ne faisait pas le poids... Commençaient trois jours de combat, d'angoisse et de mort, prélude à l'exode de centaines de familles.

Cette offensive allemande du 21 décembre 1944 fut le point d'orgue militaire de ces neuf mois de poche. Elle se développa à partir des bourgs de Pornic, Saint-Père-en-Retz, Saint-Viaud et Frossay où étaient cantonnées les réserves et la relève des troupes de première ligne, en particulier les hommes de Josephi à Pornic, de Brinkmaier, Emminger et Leptien à Saint-Père-en-Retz, de Würffel à Frossay, appuyés par l'artillerie de Bald aux Biais de Schmidt-Wullfen à la butte des Pins de Frossay, mais aussi par quelques unités navales en baie de Bourgneuf, quelques canonnières sur la Loire, et par la très poétique et néanmoins très redoutable galerie aquatique des canons et postes de *Flak* répartis le long de l'estuaire⁵. Sur le secteur de La Sicaudais, le bataillon Brinkmaier allait mener l'offensive avec trois compagnies rassemblant environ 400 hommes dont la moitié de marins reconvertis au combat d'infanterie ; leur armement était somme toute limité, puisqu'en dehors des armes individuelles, ils ne disposaient que de trois dizaines de mitrailleuses dont deux mitrailleuses lourdes, une demi-douzaine de canons de *Flak* de 20 mm, autant de mortiers, deux canons de 88 et un canon de 50.

Du côté français, les semaines précédant cette attaque, et encore plus celles qui la suivraient, allaient s'accompagner d'une réorganisation et d'un renforcement général de l'artillerie battant les lignes de défense allemandes. Une semaine avant l'attaque, on avait en effet mis sur pied le 20^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire (20^{ème} RAD) constitué de 4 groupes d'artillerie dont deux au sud : le 2^{ème} groupe du capitaine Koch dans le secteur de Bourneuf et le 4^{ème} du commandant Doudies dans celui de Port-Saint-Père, dotés chacun de trois batteries. C'est ainsi que dès le lendemain de l'offensive du 21 décembre 1944, allaient s'installer une batterie à Arthon et une autre à la Barre de Vue, tandis qu'à la mi-mars s'installerait une dernière batterie dans la forêt de Princé. Le 20^{ème} RAD était essentiellement équipé de canons de 75 et de 105 allemands qui allaient tonner jusqu'à la libération, sans objectif militaire précis sinon de marquer une emprise psychologique sur l'occupant et de couvrir les relèves des bataillons français.

Outre des motivations sans doute prioritaires de pillage alimentaire, l'objectif allemand était de desserrer l'emprise française de plus en plus forte après l'arrivée du 8^{ème} Cuir au début décembre. Il s'agissait de repousser les FFI au-delà des marais du Clion, de Haute-Perche et de Vue, de prendre pied à Chauvé en se débarrassant de la vigie du clocher, et de déborder le petit bourg de La Sicaudais et la gare de La Feuillardais pour contrôler la route de Nantes. Le dispositif français était à l'époque divisé en deux secteurs : celui de Port-Saint-Père commandé par le lieutenant-colonel Claude au Moulin-Henriette, qui allait subir l'attaque principale ; celui de Bourgneuf-en-Retz qui allait venir en

⁵ Aux ordres du capitaine de corvette Schmidt-Wullfen commandant l'artillerie de la poche sud, se trouvaient dirigés vers l'intérieur des terres les batteries de *Flak* de la marine *MAFla* 809 et 820, avec les noms évocateurs de : *Nautilus*, *Seelöwe*, *Seeteufel*, *Nixe*, *Delphin* et *Koralle*, équipés de canons de 20, de 88, de 105, de 10,5 ou de 12,8. Tandis que Bald alignait des batteries du *MAFla* 809, du *3.Art.Regt.752*, du *1.Art.Regt.265*, aux ordres de Salm, Schenk, Hillgruber, Kälher et Strasser.

appui, commandé par le lieutenant-colonel Rochard. Allaient donc se trouver engagés dans le secteur de Port-Saint-Père, beaucoup de soldats de la Vienne et de la Haute-Vienne réorganisés dans le 125^{ème} RI : les 7^{ème} bataillon du Ct. Thomas, 4^{ème} bataillon du Ct. Sommet, 6^{ème} bataillon du Ct. Ricour, le bataillon « Patriarche » du Ct. de Pringy, le groupe « Le Chouan » et les 80 hommes de la compagnie d'accompagnement « Bretteval » du capitaine Lequime. Dans le secteur de Bourgneuf, on verrait engagés des bataillons du 93^{ème} RI : le 1^{er} bataillon du Ct. Aigreault, le 2^{ème} du Ct. Lebrun, le 3^{ème} du Ct. Legrand, mais surtout le 1^{er} GMR du capitaine Besnier et les 6 escadrons du 8^{ème} Cuirs du marquis de Beaumont aux ordres des capitaines Colomb, Guény et Trastour et des lieutenants Delong, Sappey et Mazarguil. Les plus engagés seraient le 7^{ème} bataillon du 125^{ème} RI, le 3^{ème} bataillon du 93^{ème} RI et les escadrons du 1^{er} GMR et du 8^{ème} Cuirs, en particulier le peloton Mazarguil. Pour décrire précisément cette offensive dont il ne faut pas survaloriser l'importance stratégique, nous allons faire varier les angles et les focales, et mettre en avant, tour à tour, les points de vue des différentes unités engagées mais aussi ceux des villages, des familles ou de témoins privilégiés situés en différents points du théâtre des combats.

~

Avec l'arrivée du 8^{ème} Cuirs, on avait vu l'activité militaire redoubler entre Le Clion et Chauvé, ponctuée de part et d'autre d'embuscades meurtrières, et on commençait à redouter de nouveaux empiètements allemands. On hésitait seulement sur l'heure et le lieu où l'ennemi donnerait le prochain coup d'épaulé. La semaine précédant l'attaque allemande, flairant la menace, on avait organisé la collecte de 600 hl de vin du no man's land. René Boucard, le marchand de vin, avait envoyé ses deux camions dans les fermes pour ramasser les dernières barriques du précieux breuvage, assisté par les négociants Chéneau, de Bouguenais, et Bardy, de Vue, qui avaient rempli plusieurs citernes. Après le transfert des dernières récoltes de blé vers le silo de la petite gare de campagne du Pas Boschet, près de La Sicaudais, les autorités civiles et militaires locales s'étaient inquiétées de voir ces réserves devenir un nouveau but de guerre et on avait décidé de les évacuer « en France ».

Il avait fallu obtenir d'abord la confiance et la participation des fermiers en protégeant les convois entre fermes et silos, puis l'accord de l'inspecteur de la SNCF, M. Fady, et celui du chef de gare de La Feuillardais. Pour lancer l'opération à la limite même des lignes allemandes, le 1^{er} GMR, en accord avec l'adjoint Gautier, encadra alors le transfert de cinq wagons de 100 tonnes tirés par bœufs et chevaux entre la gare du Pas Boschet et celle de La Feuillardais. La SNCF attela une locomotive devant le convoi pour le tracter ensuite jusqu'à Machecoul où le blé était destiné à la minoterie Laraison. À terme, à la veille de l'attaque allemande du 21 décembre 1944, on avait sauvé 8 000 quintaux qui n'iraient pas nourrir l'ennemi. L'opération avait commencé le 2 décembre et c'est ce jour-là qu'était tombé le premier FFI sur la commune. Le transfert du blé venait de commencer... Jarno et son groupe du 1^{er} GMR avaient été pris sous le feu d'une mitrailleuse allemande embossée derrière le ballast de la voie ferrée, à la hauteur du Bois Hamon. Tirs croisés pendant une heure. Impossible de neutraliser la mitrailleuse ni de battre en retraite... Les dix hommes s'en étaient sortis en rampant entre les sillons de choux verts dont les feuilles cisailées leur tombaient sur la tête. Un deuxième groupe venu en renfort avait bien tenté de prendre l'ennemi à revers, mais au débouché d'un petit bois, il avait été pris instantanément sous un feu nourri. Robert Bourreau fut alors abattu d'une rafale dans la poitrine⁶.

Le 6 décembre, un autre engagement au Bois des Vallées faisait deux morts allemands et des blessés dans les deux camps. Pendant qu'un des blessés français était transporté au pas des bœufs dans la paille du tombereau d'Auguste Mellerin vers la gare du Pas Boschet, ses camarades se repliaient vers La Sicaudais et faisaient halte au Bois Hamon pour se requinquer d'un petit coup de gnole. L'un d'eux avait exhibé son trophée : une veste de cuir de marine saisie sur un des cadavres allemands. On glissa la main dans la poche intérieure et on se repassa les papiers du mort ! Mais qui

⁶ Robert Bourreau, père d'un enfant, était originaire de Chauvé ; il avait été pilote de chars en 1940. Au cours de cet engagement, les Allemands auraient eu 6 morts et plusieurs blessés.

serait le prochain ? On sentait bien que les Allemands mijotaient quelque chose : des groupes bataillons de requis français se rendaient sur les chantiers, pelle, pioche, hache et serpeau sur l'épaule, pour faire des abattis, creuser des tranchées ou débroussailler des lisières de taillis. Lorsque le capitaine Josephi avait envoyé ses compagnies s'emparer des vaches de la famille Porcher à Beauséjour, on comprit que les évacuations n'étaient pas terminées et que la guérilla allait redoubler. Cette ferme allait devenir les jours suivants un verrou très disputé, au carrefour de deux routes d'accès à Chauvé venant de Saint-Michel et de Saint-Père-en-Retz et tomberaient là des hommes des deux camps.

Après la relève du bataillon Legrand le 29 novembre 1944, les positions principales du 8^{ème} Cuir s'étiraient désormais entre le pont de l'Écluse, à l'est du Clion, la Michelais des Marais et le bourg de Chauvé. Front trop long, derrière la barrière illusoire d'un système de douves et de ruisseaux aux berges inondées mais ne protégeant pas des incursions et des provocations quotidiennes des Allemands. On était de plus adossé à un marais qui pourrait constituer un piège en cas d'attaque générale. Le 2 décembre, on avançait pourtant les lignes vers le nord : pour le 1^{er} escadron Colomb sur les lisières est et nord de Chauvé, pour l'escadron Delong au pont de l'Écluse et à la Michelais des Marais. Se mettaient en ligne avec ce nouveau dispositif, le 1^{er} bataillon de Vendée, à l'ouest, et le 3^{ème} bataillon de Vendée à l'est, vers La Bernerie. Le 3^{ème} bataillon du capitaine Guény et le 4^{ème} du lieutenant Sappey restaient sur la ligne de défense initiale entre Cheméré, Arthon et Le Port. Le 5^{ème} du lieutenant Mazarguil était en réserve à Saint-Hilaire de Chaléons, tandis que le 6^{ème} du capitaine Trastour ne monterait en ligne qu'à partir du 15 décembre.

L'ennemi était installé sur un front parallèle distant d'environ quatre kilomètres, entre Pornic, la Baconnière et le Taillis de l'Enfer, et il attendait son heure. Avant de décrire l'attaque du 21 décembre 1944, nous allons procéder à une dernière revue des effectifs devant les deux objectifs visés par les Allemands : Chauvé et La Sicaudais. Devant Chauvé, nous accompagnerons les hommes du 8^{ème} Cuir et du 1^{er} GMR ; à La Sicaudais nous partagerons les souvenirs d'une famille et d'un village au cours des semaines précédant l'offensive allemande, et ceux de témoins ayant vécu l'attaque au cœur même du bourg.

À partir du 10 décembre 1944, Chomel avait donc pensé prendre l'ascendant et marquer son emprise en avançant encore son dispositif sur de nouvelles positions entre Chauvé et La Sicaudais, et en particulier vers les marais, à travers le ruisseau du Pin, où s'infiltraient les patrouilles allemandes en provenance de Saint-Père-en-Retz. Mais c'est précisément ce 10 décembre 1944, au cours d'une nuit pluvieuse, que la garde du 3^{ème} escadron Colomb s'était laissée surprendre et, en contre-attaquant, avait perdu un de ses hommes, le cavalier Baptiste. Dès la nuit suivante, les hommes du 8^{ème} Cuir décidaient de venger leur camarade et montaient une opération d'encercllement dans le triangle Beauséjour - la Caillerie - la Routière, à portée de mortier de Chauvé. Sous la pluie, à 4 h du matin, quatre pelotons regroupant une soixante d'hommes quittaient gourbis et tranchées pour préparer leur embuscade. À 10 h 30, le peloton Léré déclenchait l'attaque de Beauséjour, évacuée de ses fermiers depuis deux jours. Vif échange d'armes de poing, de mitrailleuses et de grenades, mais Léré, poursuivi et menacé d'encercllement, devait se replier sur le carrefour de la Routière où l'appui du peloton Migaud ne parvenait pas à redresser la situation. Les groupes de Jeannel et Calvel en position à la Caillerie venaient en appui mais sans emporter la décision. Les Allemands envoyaient des fusées pour obtenir des renforts de Saint-Père-en-Retz... S'ils les obtenaient, c'était la débâcle pour les Français ! Il était grand temps, une fois de plus, de faire donner Besnier et Mazarguil dont une auto-chenille et les side-cars s'engageaient sur la route de Saint-Michel en tiraillant. Les fantassins du 8^{ème} Cuir sortaient alors des fossés et contre-attaquaient dans leur sillage. Les soldats de Josephi se repliaient en abandonnant sur le terrain trois morts et trois blessés dont le plus atteint, chargé dans un

side-car, allait mourir à l'infirmerie du 8^{ème} Cuirs. Dans le camp français, le cavalier Gouin, un gars du 1^{er} escadron, originaire de Sautron, était grièvement blessé au ventre et transporté d'urgence à l'hôpital de Nantes. Les jours suivants, les fermiers de Beauséjour, autorisés à récupérer quelques biens, feraient la macabre découverte de trois autres cadavres allemands - balle dans la tête, balle en plein cœur, le troisième tenant encore sa grenade à manche dans la main. Ce fut le capitaine-aumônier Boumier, du 8^{ème} Cuirs, qui procéda à leur inhumation dans le cimetière de Chauvé. En guise de représailles, mais faut-il le préciser, les Allemands de Pornic, de la Baconnière et du Taillis de l'Enfer allaient multiplier les coups de main et les destructions de ponts et de moulins.

Extrait N° 6

À Arthon, on avait sonné le réveil à 5 h 30, et dès les premières salves de marine, Besnier avait sauté dans sa voiture et était parti sur les hauteurs du Port puis avait regagné Arthon où il reçut deux ordres simultanés et contradictoires émanant du commandant André et du colonel Rochard : « Se rendre à La Feuillardais avec tous les moyens disponibles » et « se rendre en réserve à La Bernerie, à la disposition du commandant Aigrault ». Besnier convint avec Mazarguil qui avait reçu les mêmes ordres de se partager entre les deux objectifs, le premier vers Chauvé, le second vers La Bernerie. On constatait que les Allemands s'infiltraient partout. Stoppé par des rafales de mitrailleuses aux abords du Poirier, Besnier était revenu en hâte vers ses engins qui l'attendaient à la sortie du bourg d'Arthon. Il envoya vers le Poirier une auto mitrailleuse dans laquelle avaient embarqué le sergent-chef Hubert Hardy, Xavier Blanchard, Jean Feutren et Yves Bichon. La bise était glaciale, le sol couvert de givre et leur engin ne tournait que sur trois pattes. Un camion de troupes les suivait avec ordre de reconnaître les positions et les effectifs ennemis. Cette section une fois débarquée serait divisée en deux groupes aux ordres des sous-lieutenants Lionel et Le Menn. Au Pas-Moreau, ils croisèrent un soldat qui leur annonça l'avance de 4 000 Allemands sur Arthon !!!... Ça tonnait de partout mais pourtant le Poirier fut dépassé sans encombre par l'auto mitrailleuse qui atteignit les abords de La Feuillardais.

Dès son arrivée sur le terrain, Chomel envoya deux patrouilles mixtes, motos et automitrailleuses, vers le Poirier et vers La Feuillardais où le corps franc de Pollono rattaché à la compagnie Bretteval tenait le carrefour. Ce matin, sa chenillette⁷ n'était pas bien vaillante et il avait fallu les bœufs du père Renaud au Baudrier pour la démarrer. Il descendit de son engin, sauta dans la tourelle de l'automitrailleuse d'Hardy, et la patrouille repartit lentement vers La Sicaudais. Au passage à niveau de la Roulais, Bichon avait aligné les servants d'une mitrailleuse allemande en train de s'installer, mais, prudemment, l'équipage qui se sentait observé et cerné de partout battit en retraite à l'entrée de La Sicaudais. Sans doute les Allemands déjà embusqués aux abords du cimetière n'avaient-ils pas encore installé leur petit canon anti-char et n'avaient pas voulu démasquer leurs positions en attaquant l'auto-mitrailleuse avec des moyens trop inférieurs. De retour à La Feuillardais où déboulait Mazarguil avec ses side-cars, on fit le point en tirant nerveusement sur les clopes. C'est alors que Hardy et Bichon reprirent leurs patrouilles entre le Poirier et La Feuillardais pour couvrir la mise en place des postes des capitaines Martial et Adolphe, tandis que Pollono décidait aussi de repartir en patrouille vers La Sicaudais. Il sortit un petit carnet de sa poche sur lequel il griffonna au crayon de bois un dernier message à l'intention du commandant Thomas. Le message était bref : « *S/L Pollono à Ct. Thomas – 9 h 40 – Carrefour La Feuillardais. Les Boches semblent avoir percé sous la station venant de la Perrière. Une reconnaissance faite par une patrouille vers le N. de...* » Et dans cette phrase interrompue, nous venons de lire en pointillés la mort prochaine de Pollono qui vient de prendre la décision de repartir lui-même en reconnaissance vers La Sicaudais pour traduire la situation de façon plus claire avant d'en informer le commandant Thomas. Dans l'urgence de la mission, il

⁷ Il s'agissait d'une chenillette d'infanterie anglaise Bren-Carrier abandonnée par les Anglais en 1940, récupérée et utilisée par les Allemands qui l'avaient revêtue d'une croix gammée, elle-même recouverte d'une croix de Lorraine par les FFI.

avait tendu le feuillet avec son graffiti interrompu à son adjoint, l'aspirant Roussel, en lui ordonnant de le suivre à pied avec son groupe pour aller mettre en place deux mitrailleuses lourdes dans les postes qu'ils avaient préparés les jours précédents à l'entrée sud du bourg, aux abords de la Malpointe... Mais nous allons maintenant faire un détour par le témoignage de ce jeune aspirant devenu depuis colonel...

Extrait N° 7

Soixante-dix ans plus tard, le débat autour des responsabilités ou des fautes des uns et des autres s'est refroidi et on peut dresser le bilan de cette journée du 21 décembre 1944... Dans le sillage des obus du petit jour, à partir du no man's land évacué pendant les dernières semaines, s'étaient donc aussitôt engouffrées les compagnies allemandes. On s'attendait bien à une réaction allemande aux incursions de plus en plus audacieuses des Français dans le no man's land, mais pourtant, la surprise avait été totale pour tous ceux qui avaient à courir les routes en ce matin du 21 décembre : paroissiens, écoliers, cultivateurs, cantonniers, mais aussi FFI bien incapables de défendre leurs nouvelles positions au milieu d'une population civile affolée. Les compagnies allemandes n'étaient montées en ligne qu'au dernier moment, surprenant toutes les défenses et enfonçant toutes les premières lignes françaises. Le 7^{ème} bataillon FFI menacé d'encercllement avait abandonné ses postes de la Bunière et de la Perrière, au sud de La Sicaudais, et reflué vers La Feuillardais. L'escadron du capitaine Colomb, en repos à Cheméré, avait entendu les éclats des 88 et le bruit des combats... « Ça va mal pour les bleus, faut y aller » ! et s'était lancé aussitôt à pied sur la route pour venir renforcer Mazarguil et Besnier tentant de reprendre le Poirier. À midi, depuis le pont du Clion jusqu'aux abords de La Feuillardais, tous les villages situés sur la douve de Retord étaient perdus. À partir de ces nouvelles positions, les Allemands faisaient aussitôt donner les mitrailleuses et les mortiers pour repousser le 8^{ème} Cuirs au-delà de la Michelais des Marais et de la route du Clion. On commençait à évacuer Chauvé en désordre, civils et militaires.

Alors que La Sicaudais était prise et l'important carrefour de La Feuillardais menacé, après une période initiale de flottement, voire de panique dans certains secteurs, on avait vu Besnier, Mazarguil, Colomb et Sommet réagir avec vigueur et entraîner leurs escadrons derrière eux, malgré la faiblesse de leurs moyens d'artillerie. Le commandant Thomas, avec son 7^{ème} bataillon du 125^{ème} RI ainsi que le 8^{ème} Cuirs tentaient de se maintenir sur la route du Poirier et d'Arthon pour interdire l'accès à la forêt de Princé ; à 16 h, Besnier donnait l'ordre de dégager La Feuillardais prise sous le feu d'une mitrailleuse lourde puis d'arroser d'obus de mortiers la cote 30 et la Bunière, pendant que les canons embossés à Beauchêne envoyaient une trentaine d'obus sur les Landes Fleuries. Les Allemands répliquaient avec des obus de 77 sur le Poirier tandis qu'un escadron du 8^{ème} Cuirs prenait position aux abords de la gare. On entendait désormais du 88 et du 105. Malgré un déséquilibre patent, on s'accrochait encore mais pour combien de temps ? Si ça craquait, c'était la route de Nantes qui était ouverte. L'ennemi, appuyé désormais sur Frossay, La Sicaudais et Chauvé s'était infiltré partout. Les FFI soumis à de violents tirs de mortier étaient contraints de se replier vers le sud, acculés au canal de Haute-Perche sur un arc reliant La Feuillardais et le Poirier à la Basse-Chanterie.

Dès les premières heures, on était venu chercher l'infirmier Mary dans son petit local sanitaire de la maison Bouvron à l'Ennerie et il n'avait pas reparu de la journée. À la fin de l'après-midi, on avait vu débouler un soldat hors d'haleine, des genêts tressés autour de son casque : « Nous partons ; on n'a pas assez de matériel. On est débordé. On a perdu trop de gars. Ils ont même tiré sur l'auto-ambulance... Mary est blessé » ! Aussitôt le père Bouvron avait décroché le drapeau de la Croix-Rouge. À la tombée de la nuit, on avait rassemblé sacs, paquetages et réserves, le matériel d'infirmierie ; tout fut chargé dans la charrette et transporté par Henri Loirat, à la Landerie, au ras du marais de Haute-Perche... « Pourvu que ça s'arrête, ils vont les jeter à l'eau ».

Pourtant, Mazarguil et Besnier qui se multipliaient avec leurs engins motorisés, allaient parvenir à reprendre le carrefour du Poirier et à protéger la compagnie *Alsace* dont les mitrailleuses Hotchkiss ne seraient pas parvenues, seules, à sauver la gare de La Feuillardais. Besnier, resté sur le terrain avec les fantassins, renvoya ses engins faire le plein à Arthon après avoir installé ses 4 pièces de 50 à 150 mètres du passage à niveau de la Brandais d'où il tenait sous son feu le point d'appui allemand des Landes Fleuries. Après 9 heures de combat, ce fut l'accalmie. Pour beaucoup d'hommes, c'était le véritable baptême du feu. La nuit s'écoula, fébrile et angoissante, jusqu'à la relève de l'escadron Colomb s'installant en première ligne à 6 h du matin...

Extrait N°8

Le lendemain 22 décembre 1944, le 3^{ème} escadron du 8^{ème} Cuir du lieutenant La Fayette, appuyé par une automitrailleuse du 1^{er} GMR avait contre attaqué sur le petit bourg de Chauvé. Il était en effet insupportable à ces hommes de voir investis les postes et les fortins qu'ils occupaient depuis des semaines. En fin d'après-midi, nouveau duel incertain. Le soir, on se battait sur la place de l'église de Chauvé, à la mitrailleuse et à la grenade et, au matin suivant, chacun se demandait qui scrutait la campagne du haut du clocher ? Toute la journée du 23, les canons allemands avancés à la Chanterie bombardèrent les abords de Chauvé. Le soir, le curé fut arrêté par une patrouille puis relâché. Besnier déplaçait rapidement ses canons auto-portés qu'il faisait tonner sans relâche, tablant sur l'effet psychologique d'une aussi impressionnante couverture feu ! On reçut même le renfort de quelques automitrailleuses américaines et de canons de 75 français. Après un pilonnage intensif, on vit déguerpir les occupants de la dernière position menaçante aux Landes Fleuries. Prélude à l'apaisement sur l'ensemble du front. Le bilan des pertes allemandes était et reste encore inconnu. Quant à celui des pertes françaises, on le trouve dans le journal de marche de la 25^{ème} DI : « *Nos pertes s'élèvent à 18 tués dont un officier, 17 grands blessés et 21 blessés légers* » ; aucune victime à déplorer dans les escadrons Besnier qui s'étaient portés au feu sans discontinuer.

Extrait N° 9

Au cours de ce mois de janvier 1945 allait pourtant s'installer une période d'accalmie relative. Chaque camp pansait ses plaies et par une sorte d'accord tacite, procédait au renforcement et à la protection de ses installations sur la nouvelle ligne de front : abris enterrés, fortins, cagnas... De l'océan à la Loire et jusque dans les prairies inondées de Tenue, 25 kilomètres de boyaux et tranchées furent alors creusés par les hommes du tout nouveau 125^{ème} RI, regroupant désormais les bataillons de la Vienne, les corps francs et le 1^{er} GMR. C'était aussi l'heure des bilans, voire des révisions tactiques. Si l'on voulait faire le poids et impressionner l'ennemi, il fallait des armes lourdes, mais qui les fournirait ? C'était sans compter avec la chance et avec Besnier le pragmatique.

En effet, le 1^{er} GMR avait reçu quelques jours avant Noël l'appui d'une section FFI originaire de Normandie ; l'un de ces hommes avait confié à Besnier que les champs de bataille normands étaient couverts d'engins blindés allemands, abandonnés en rase campagne, dont beaucoup en parfait état de marche !... Besnier prit alors une initiative manifestant bien sa capacité à tirer très rapidement les leçons de la dernière bataille et à se doter des moyens matériels qui permettraient d'en éviter la réédition. Si on pouvait récupérer quelques uns de ces chars, cela changerait la donne !... Après avoir informé et convaincu Chomel, il allait bientôt décrocher sa perm pour la Normandie, accompagné d'une petite équipe de mécaniciens encadrés par le lieutenant Le Menn. On arriva à Rahu dans le blizzard... Mais lisons plutôt dans le journal de Besnier le récit épique de cette aventure : « *Sur un quadrilatère d'une centaine de kilomètres carrés, il y avait un nombre incroyable de chars de tous types, dont certains occupés par des cadavres congelés, car il faisait un froid intense. Dans des*

conditions incroyables d'inconfort, avec des moyens de fortune, la petite équipe réussissait à remettre les chars en état. Des moteurs étaient gelés et les pastilles de déssablage avaient sauté. Les batteries étaient souvent disparues, les fils électriques arrachés, les appareils d'optique, les dynamos, les postes radio volés. Heureusement, les voleurs n'étaient pas loin et, arrivée le 9 janvier, l'équipe mettait sur la route, le 23 janvier, le premier char, un Mark IV qui montrait sa vitalité en effectuant les 300 kilomètres qui le séparaient d'Arthon ».

Le 1^{er} GMR se trouvait désormais doté de 11 chars de 25 tonnes, deux chars de 45 tonnes, un char de 60 tonnes, deux voitures chenilles, de camions et de camionnettes⁸. La petite unité devenue escadron de chars lourds quitta Arthon pour s'installer à Machecoul où commença la formation des équipages... C'est à la mi-mars 1945 que Pierre Jarno devenu tankiste, accompagné de son chef Besnier, aurait le plaisir de passer aux travaux pratiques : grâce à la lunette de visée très perfectionnée de son Panther « *Dauphiné* », il pulvérisa de quelques obus de 75 bien ajustés un observatoire allemand pourtant situé à plus de trois kilomètres. Sur le plan militaire, un événement de peu d'importance mais sur le plan psychologique, un rude coup pour les Allemands qui devaient désormais faire face à 13 chars lourds organisés en trois sections – avec des munitions abondantes, mais des jerrikans malheureusement peu garnis ! Ces chars d'origine allemande arborant les trois couleurs et la croix de Lorraine étaient baptisés de noms de provinces françaises, ce qui ajoutait bien sûr à l'amertume de l'ennemi. Leur passage sur les routes aux dernières semaines constituerait par contre un spectacle bien consolant pour les populations.

Extrait d'*Une si longue occupation* – Geste Editions, 2005

Les fantassins du 8^e Cuir investirent la Poche par la Feuillardais et traversèrent enfin sans baisser la tête cette voie ferrée si bombardée et si disputée. Plus à l'ouest, et après bien des tergiversations, c'est les chars de Besnier qui furent autorisés à foncer sur les routes fraîchement déminées et débarrassées de leurs principaux barrages par les Allemands. Derrière eux, s'engouffrèrent les escadrons du 1^{er} Hussard. Au petit jour du 11 mai 45, c'est le Panther Dauphiné - avec son conducteur Pedron, son radio Boucard, son tireur Stephan et son chef de char Jarno - qui eut le privilège de pénétrer le premier dans Pornic, capitale du pays de Retz. Derrière eux, le Tigre et les Mark IV, puis le 1^{er} escadron du 1^{er} Hussard...

Pas le temps pour les tankistes de trop se livrer aux libations et aux lèvres des filles⁹, on dut rapidement se porter vers Préfailles et la Pointe-Saint-Gildas où il fallait un peu montrer ses muscles à quelques jeunes artilleurs allemands aux ardeurs pas encore totalement refroidies. On avait fait monter deux officiers allemands sur le carter du char de tête pour se prémunir des mines et des mauvaises surprises. Les derniers exaltés retinrent leur feu mais pourtant, ultime contretemps, la reddition de ces batteries ne se ferait qu'en présence d'un élément blindé américain.

À midi, acclamé par la foule, le peloton fut invité à déjeuner par les habitants de Saint-Michel-Chef-Chef, en compagnie des gars du 4^e escadron du 1^{er} Hussard. Le soir, il bivouaqua à Tharon, devant l'Hôtel de la Plage où résidaient les Allemands quelques heures plus tôt. À la lumière des chars, s'improvisa alors un bal populaire, et c'est assis sur la tourelle du Panther où il était affecté à la

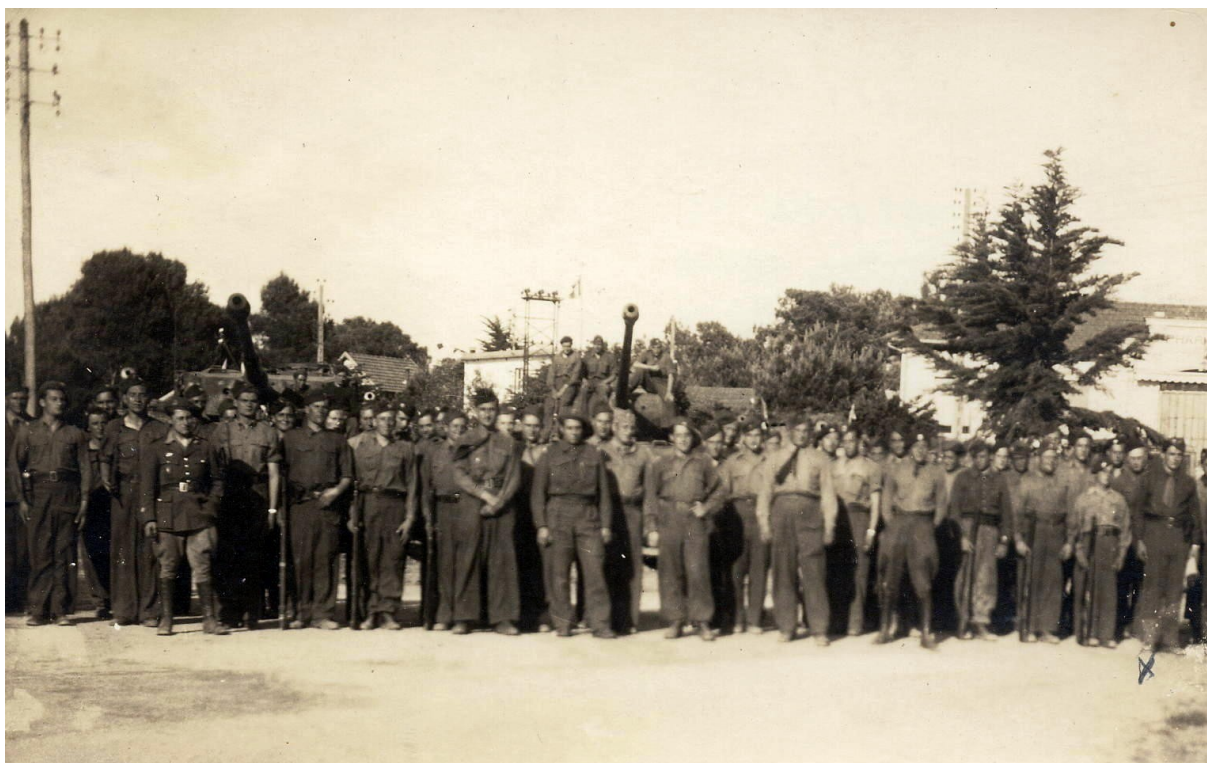
⁸ 11 chars de 25 tonnes, type Mark IV, équipés d'un canon de 75 et de deux mitrailleuses ; 2 chars de 45 tonnes, type Panther, avec un armement identique ; 1 char de 60 tonnes, type Tiger avec un canon de 88 ; 2 voitures chenilles de 350 chevaux dont une équipée d'une grue ; 1 camion atelier avec tour et groupe électrogène ; 4 camions et 4 camionnettes, sans compter un lot important de pièces détachées et de moteurs de rechange. Les voitures blindées qui avaient permis d'enrayer l'offensive allemande de Noël furent reversées comme voitures d'instruction au 8^{ème} Cuir. Une quarantaine d'autres chars furent récupérés sur le front normand puis cannibalisés par la SOMUA et l'Établissement du Matériel de Gien pour en reconstituer une quinzaine ; rattachés à la VI^{ème}. Armée Américaine, ils furent engagés le 15 avril dans l'attaque de la poche de Royan.

⁹ Au cours d'une cérémonie du souvenir en pays de Retz au mois d'octobre 2004, Pierre Jarno a eu la surprise de voir une vieille dame venir lui faire la bise... Comme il y a 60 ans lorsqu'elle s'était hissée sur son Panther dans les rues de Pornic.

surveillance de leurs engins que Pierre Jarno assista à la fête. Au loin, sur les deux rives de l'estuaire, rougeoyaient les feux de joie et les départs de fusées éclairantes.

Les jours suivants, ce sera Saint-Brévin où on verra la jeunesse brévinoise se draper de bleu blanc rouge et porter les drapeaux en tête des défilés... On assistera à des fêtes au Casino ou dans les cinémas brévinois en l'honneur des soldats. On applaudira par exemple huit garçons et filles des Rochelets habillés en costumes Napoléon III, se lançant dans un élégant « Quadrille des Lanciers », ou de jeunes cantatrices essayant leur voix dans des airs de Madame Butterfly ou dans la Sérénade de Toselly. L'acoustique était parfois médiocre, la salle un peu bruyante et le répertoire peu adapté au goût de ces hommes sortant de leurs gourbis et de leurs tranchées et venant de reprendre en boucle « le Petit vin blanc » à toutes les terrasses de café depuis une semaine... Pourtant, ils applaudirent poliment et se presseraient auprès de ces jeunes divas pour en faire leurs marraines de guerre.

... Dans quelques semaines, l'escadron Besnier sera dissout et ses équipages affectés au 2^e escadron du 6^e Cuirassiers qui prendra ses quartiers au camp de Baumholder, en Allemagne, avant de gagner Morbach, dans la vallée de la Moselle. Stupeur des Allemands devant le spectacle de ces anciens FFI sur des chars allemands et qu'ils appelèrent « les SS à de Gaulle », craignant peut-être qu'ils ne se vengent sur eux des sévices subis sous l'occupation nazie¹⁰... Puis, le mousse de Lérat devenu enfant de troupe, maquisard et chef de char, protégé par sa baraka et son flair du terrain, poursuivra sa carrière militaire en s'engageant pour l'Indochine et l'Algérie avant de reprendre l'habit civil en 1965, avec le grade de capitaine.



Les hommes du 1^{er} GMR rassemblés autour du capitaine Besnier sur la plage de Tharon le 11 mai 1945

¹⁰ Quant au char *Tigre* de l'escadron Besnier, il est exposé au musée de l'armée blindée et cavalerie à Saumur.

Pour un éclairage plus détaillé de la carrière militaire de Pierre Jarno, on lira avec profit la brochure de Luc Braeuer intitulée : « Trois guerres dans les blindés au service de la France - Pierre Jarno (Poche de Saint-Nazaire, Indochine, Algérie) ». Editions Le Grand Blockhaus.

